

Des voyages qui n'en sont plus : le cas d'Isabelle Eberhardt et de Lafcadio Hearn

Denise Brahim

Université Paris VII Denis Diderot

denise.brahimi@neuf.fr

Rebut: 15 de gener del 2015

Acceptat: 20 de maig del 2015

RESUM

Viatges que ja no ho són: el cas d'Isabelle Eberhardt i de Lafcadio Hearn

Les dues personalitats fora del comú que estan aquí reunides, Isabelle Eberhardt francòfona nascuda a Ginebra i morta a Algèria (1877-1904) i Lafcadio Hearn (1850-1904) anglòfon nascut a l'illa grega de Leucade i mort al Japó, foren durant molt de temps viatgers errants però finalment es van fixar fins a la seva mort en els seus països de predilecció. Per a ella era el sud d'Algèria, oasis i desert, per a ell, una ciutat petita fidel al Japó antic. Malgrat que van descobrir el "seu" lloc per casualitat, molt ràpidament van experimentar respecte a ell afinitats múltiples, personals i afectives (comportant la trobada amb l'Esser estimat) però també filosòfiques i religioses, ja sigui per a ella de l'Islam magrebí (a les antípodes del salafisme) o ja sigui per a ell d'un budisme repensat a través de la doctrina de l'evolució. A l'un com a l'altre, aquestes trobades de diferents tipus els hi van produir el sentiment de que potser, sens dubte, trobarien, per fi, la pau.

PARAULES CLAU

Algèria, Japó, Islam, budisme, exotisme.

RÉSUMÉ

Des voyages qui n'en sont plus : le cas d'Isabelle Eberhardt et de Lafcadio Hearn

Les deux personnalités hors du commun qui sont ici réunies, Isabelle Eberhardt francophone née à Genève et morte en Algérie (1877-1904) et Lafcadio Hearn (1850-1904) anglophone né dans l'île grecque de Leucade et mort au Japon,

ont été longtemps des voyageurs errants mais se sont finalement fixés jusqu'à leur mort dans leur pays de prédilection. Pour elle c'était le sud de l'Algérie, oasis et désert, pour lui, une petite ville restée fidèle au Japon ancien. Bien qu'ils aient découvert *leur* lieu par hasard, ils ont très vite éprouvé à son égard des affinités multiples, personnelles et affectives (comportant la rencontre avec l'Être aimé) mais aussi philosophiques et religieuses, qu'il s'agisse pour elle de l'Islam maghrébin (aux antipodes du salafisme) ou pour lui d'un bouddhisme repensé à travers la doctrine de l'évolution. À l'un comme à l'autre, ces rencontres de différents types donnent le sentiment qu'ils vont peut-être, sans doute, trouver enfin l'apaisement.

MOTS CLÉS

Algérie, Japon, islam, bouddhisme, exotisme.

RESUMEN

Viajes que ya no lo son: el caso de Isabelle Eberhardt y de Lafcadio Hearn

Las dos personalidades fuera de lo común que están aquí reunidas, Isabelle Eberhardt francófona nacida en Ginebra y muerta en Argelia (1877-1904) y Lafcadio Hearn (1850-1904) anglófono nacido en la isla griega de Leucade y muerto en el Japón, fueron durante mucho tiempo viajeros errantes pero finalmente se instalaron hasta su muerte en sus países de predilección. Para ella se trataba del sur de Argelia, oasis y desierto, para él, de una pequeña ciudad que había permanecido fiel al Japón antiguo. A pesar de que descubrieron "su" lugar por azar, muy rápidamente experimentaron a su respecto afinidades múltiples, personales y afectivas (comportando el encuentro con el Ser amado) pero también filosóficas y religiosas, ya sea para ella a propósito del Islam magrebí (a las antípodas del salafismo) o ya sea para él a propósito de un budismo repensado a través de la doctrina de la evolución. Al uno como al otro, estos encuentros de diferentes tipos les produjeron el sentimiento de que quizá, sin duda, encontrarían al fin la paz.

PALABRAS CLAVE

Argelia, Japón, Islam, budismo, exotismo.

ABSTRACT

Travels of no return : Isabelle Eberhardt and Lafcadio Hearn

Those two people are certainly not ordinary ones. The french speaking Isabel Eberhardt was born in Geneva and died in Algeria (1877-1904). The english speaking Lafcadio Hearn born in the grecian island of Lefcadia died in Japan.

Both of them were wandering during a part of their life but finally were fond enough of one country to settle there till they died.

For her, it was South Algeria, as well oasis as desert; for him an unchanged small town of ancient Japan. Though they discovered their place by chance, they quickly felt in harmony with it in different ways, concerning as well their personal feelings (here they met the Beloved One) as their ideas and faith. Hers was the Maghrebian islam (the opposite of salafism), his a special kind of bouddhism mixed with evolutionism. And both of them had the same feeling that this could be, may be, the way for their so wanted inside peace.

KEYWORDS

Algeria, Japan, islam, bouddhism, exotism.

Les deux personnages dont je vais parler sont à la fois, pendant une partie de leur vie, des errants à la recherche d'un lieu mais sans le savoir eux-mêmes et sans savoir quel il sera ; et d'autre part, pendant une seconde et dernière partie de leur vie, ils deviennent des adeptes fervents d'un seul pays, celui où le hasard les a amenés à se fixer — le mot hasard impliquant qu'il en fut ainsi à *leur insu*.

Voyageurs sans aucun doute, et c'est un voyage qui les a amenés dans leur pays d'adoption. Mais le terme de *voyage sans retour* que j'emploierai à leur sujet signifie qu'ils ne sont jamais revenus, en tout cas pas pour s'y réinstaller, dans leur pays d'origine — ce mot ne désignant pas d'ailleurs un pays qu'ils auraient considéré comme leur, encore moins leur pays natal. Il ne s'agit de rien d'autre que le pays d'où ils sont partis, la France pour Isabelle Eberhardt¹ et les Etats-Unis pour Lafcadio Hearn², ce qui explique que l'une soit francophone et l'autre anglophone. En revanche ce qui les caractérise est qu'ils se sont découverts un pays d'adoption, l'Algérie pour Isabelle Eberhardt et le Japon pour Lafcadio Hearn.

En fait, cette manière de dire, « Algérie » et « Japon », nécessite quelques précisions. Ce n'est pas de l'Algérie tout entière qu'il s'agit pour Isabelle Eberhardt mais du Sud algérien, oasis et désert. Et le Japon pour Lafcadio Hearn, c'est principalement la petite ville de Matsué où il s'est fixé

¹ Née en 1877 à Genève, morte en 1904 à Aïn Sefra (Algérie).

² Né en 1850 à Leucade (Grèce), mort en 1904 à Tokyo (Japon).

assez vite, loin de la capitale. D'autre part et d'emblée, on se rend compte qu'il est difficile de parler de leur lieu d'élection en termes purement géographiques.

Il s'agit davantage en effet d'un pays redéfini et aménagé mentalement par eux-mêmes durant leur séjour. Ils en connaissent et en aiment la réalité physique, et ce ne sont ni des voyageurs imaginaires ni même des voyageurs occasionnels. Mais ce qu'ils en disent dans leurs œuvres prouve bien que leur choix est allé au-delà et s'est attaché à certains aspects, pas forcément les plus visibles, de ce que leur nouveau pays leur proposait.

S'agissant encore de précisions factuelles, on peut y ajouter quelques dates. L. Hearn a passé quatorze ans au Japon, de 1890 à 1904, et I. Eberhardt environ sept ans en Algérie de 1897 à 1904, avec quelques intermittences. En fait si l'on considère qu'Isabelle est morte à vingt-sept ans et Lafcadio à cinquante-quatre, cela signifie qu'ils ont passé l'un et l'autre dans leur pays adoptif le dernier quart de leur vie, mais on dirait à les lire que celui-là seul a compté pour eux. Et l'on peut dire d'emblée, avant toute analyse à venir, qu'ils ont vécu cette dernière partie de leur vie sur un mode très particulier et un peu paradoxal, puisqu'à la fois comme un mélange d'états de grâce et de préparation à la mort.

Bien que la fin d'Isabelle, noyée dans la crue d'un oued à Aïn Sefra, soit très dramatique, tandis que celle de Lafcadio semble s'être passée calmement, on est tenté d'interpréter leurs deux morts de la même façon, en ce sens qu'on croit y sentir une certaine volonté de disparaître, de céder à la pulsion de mort. Plus que comme un établissement définitif, on a le sentiment que leur séjour en Orient (le seul mot qui permette de regrouper Algérie et Japon) a été vécu par eux comme la dernière étape — et comme la meilleure préparation — avant le grand départ vers l'au-delà.

Hasard ou destin

Lafcadio est né d'une mère grecque et d'un père irlandais, qui avait rencontrée sa future épouse au hasard de ses navigations. Quelles qu'en soient les raisons, la jeune femme ne put s'adapter à Dublin et disparut très tôt, définitivement. Lafcadio semble avoir gardé de sa mère un souvenir intense, mais une image très floue, aux contours à demi rêvés. Son père l'abandonna aux soins d'une vieille tante qui lui fit passer une enfance et une adolescence sinistres, sources d'angoisses durables et d'effrayants cauchemars. Après une tentative difficile pour vivre seul à Londres, il s'embarque pour les Etat-Unis en 1869. New York, Cincinnati, La Nouvelle Orléans y sont ses principaux lieux de séjour, après quoi il passe deux ans dans les Antilles françaises, d'où il

repart fort las et découragé, incapable de se réadapter à New York. Et c'est de là qu'il s'embarque, finalement, pour le Japon, en tant que journaliste chargé d'y faire un reportage.

Ni la période anglaise de sa vie ni la période américaine ne lui ont apporté le moindre sentiment d'enracinement, rien d'autre au contraire, semble-t-il, qu'un désir de fuite toujours renouvelé. Sans doute n'a-t-il rien trouvé dans ces deux pays qui suscite en lui le désir d'un attachement.

Les origines d'I.Eberhardt ne sont pas moins complexes et dispersées. Sa mère était russe mais d'origine allemande. S'étant séparée de son mari, elle était venue s'installer en Suisse avec un personnage étrange, Trophimowsky, qui jouait le rôle de tuteur auprès de ses enfants. Il fut sans doute le père d'Isabelle qui naquit, donc, près de Genève et y fut élevée de manière fantaisiste dans le milieu cosmopolite de l'immigration. Un milieu cultivé pourtant, et où se manifestait à l'époque un intérêt pour l'Orient.

Peut-être pour se rapprocher d'un frère bien-aimé qui n'avait trouvé d'autre issue que la Légion Etrangère, Isabelle vint s'installer en Algérie avec sa mère, à Bône aujourd'hui Annaba, en mai 1897. C'est là que sa mère mourut quelques mois plus tard, inopinément. Isabelle traverse alors une phase d'errance et de désolation, entre Paris, la Tunisie, l'Algérie et Genève. Jusqu'au moment où, fort opportunément, elle reçoit la proposition de partir sur les pistes d'un personnage qui semble avoir disparu dans le désert algéro-tunisien.

Pour ces deux voyages on peut donc parler d'enquête, de mission temporaire ou de reportage journalistique, et en conclure que les deux voyageurs doivent au hasard la rencontre avec leur futur pays. Cependant, de ce hasard, leurs biographes parlent souvent comme s'il s'agissait d'un destin. La raison en est que de toute évidence, ils se découvrent des affinités nombreuses et de plusieurs ordres avec le pays rencontré. Raison pour laquelle ces deux errants qui cherchaient leur voie vont désormais se fixer durablement.

Affinités

Ces affinités comportent un aspect personnel, affectif, mais aussi un autre qui est différent et qu'on peut dire philosophique et religieux. Il se trouve que les deux vont dans le même sens et se renforcent l'un par l'autre. Dans le premier cas il s'agit d'une rencontre avec un être et dans le second avec une manière de vivre et de penser mais ce n'est qu'une seule et même chose en ce sens que l'être aimé devient l'incarnation du pays.

Lorsqu'ils arrivent l'un et l'autre dans leur terre d'Orient, leur demande est immense, elle est une demande de vie, d'amour, de participation. On les voit donc très vite, l'une à El Oued, l'autre à Matsué, se fondre dans leur environnement (qui est celui d'une société traditionnelle entièrement préservée). Ils en adoptent le mode de vie quotidien, s'y rendent utiles par leur travail, et supportables par leur extrême modestie. Très vite aussi, ils découvrent l'être qui va leur servir de médiateur pour entrer dans leur nouvelle vie. Étonnant parallélisme de leurs deux histoires :

Un an après son arrivée dans la ville de Matsué, où il enseigne l'anglais dans un collège, L. Hearn épouse une jeune Japonaise de famille samourai, Setzu Koizumi, et il a bientôt d'elle un fils, Katzuo, qui sera l'aîné de leurs quatre enfants.

Un mois ou deux après son arrivée à El Oued, pendant l'été 1900, Isabelle s'engage dans une liaison amoureuse avec un Algérien indigène, selon la terminologie de l'époque, le spahi Slimène Ehnni, auquel elle restera attachée jusqu'à son dernier jour, puisqu'ils sont ensemble dans leur maison lorsqu'elle est emportée par la crue de l'oued, à Ain Sefra. Ils se marient d'ailleurs, très officiellement, à la fin de 1901. Bien qu'ils n'aient pas eu d'enfant, elle dit plusieurs fois, dans ses *Journaliers*³, qu'elle le considère comme sa seule et unique famille, et qu'il lui tient lieu de tous les siens, reniés ou perdus.

Cet engagement rapide et définitif avec un être du pays d'adoption peut s'analyser à la fois comme cause et comme effet. Il est la preuve que ce pays est devenu le leur et qu'ils veulent y vivre sans réserve, et il est aussi d'un appoint considérable pour leur volonté d'en tout comprendre et d'en tout partager.

Dans les deux cas, il est certain que l'épouse et l'ami-époux ont permis une intégration beaucoup plus rapide, qui eût sans doute été difficile sans cette intercession. Grâce à son épouse, Lafcadio a pu accéder à tout un ensemble de contes et de traditions qui lui révélaient l'imaginaire japonais, à la fois archaïque et toujours présent. Elle était celle qui pouvait le mieux lui raconter et traduire pour lui les récits anciens, car elle connaissait suffisamment les obsessions et les fantasmes de son mari pour savoir ce qui, dans le fonds japonais traditionnel, ne pouvait manquer de retenir son attention. Leur collaboration en ce sens dura jusqu'à la mort de Lafcadio, et elle est encore à l'origine de ce merveilleux *Kwaïdan* qui est le dernier livre publié de son

³ Tel est le nom qu'on donne à ce qu'on a retrouvé et publié de son *Journal* (dont une partie a été irrémédiablement perdue) : *Mes journaliers*, Paris, La Connaissance, 1923.

vivant, en 1904 : on y trouve notamment la légende de Mimi-Nashi-Hoïchi, le conteur aveugle qui chantait si bien la complainte du combat entre les Héïké et les Genji. Chez Lafcadio, il n'y a donc point de différence ni d'écart entre son amour pour sa femme et son amour pour le Japon ancien qu'elle ne cesse de lui révéler, de faire revivre pour lui.

Ce que Slimène apporte à Isabelle semble d'abord bien différent, car il n'est ni lettré ni vraiment apte à comprendre ce que représente pour elle le travail d'écriture. Mais sans doute a-t-il une autre compréhension, toute intuitive, de ce qu'elle vient chercher dans la compagnie des Spahis et des Bédouins : une vie sans entrave, sans protection, sans aucune sorte d'attachement matériel. C'est la vie qu'il mène, ainsi que tant d'autres autour de lui, non sans désir d'accéder à une autre plus stable et plus sûre comme il le fera en prenant plus tard un emploi modeste dans l'administration. Mais un emploi est autre chose qu'un état d'esprit, *a fortiori* un état d'âme.

En tout cas, tout ce qu'elle dit dans les *Journaliers* prouve que pendant deux ans au moins, elle se sent très proche de lui, et le plus souvent dans une totale communication avec lui, d'esprit comme de corps. Ils ont le même goût pour la vie nomade, qui mêle l'austérité et les joies sensuelles. Il accepte sans discuter qu'elle soit comme elle est, rebelle à toute norme, d'autant plus qu'il ignore tout de ce que seraient les normes auxquelles elle pourrait éventuellement se conformer. Elle trouve ainsi grâce à lui le moyen de réaliser une sorte d'exigence existentielle, l'expérience de ce qu'est la vie quand on en dégage tout l'oripeau, tous les apports factices, pour ne garder que la fraternité des êtres devant les besoins élémentaires et la présence de Dieu.

Isabelle comme Lafcadio rendent un hommage fervent à leur compagnon : fait d'autant plus remarquable qu'ils ont l'un et l'autre une individualité complexe et tourmentée, qui se révèle mainte fois incompatible avec les pratiques élémentaires de la sociabilité. On a envie de dire que chacun d'eux a su trouver à la fois le pays et l'être (unique !) qui lui convenait et que ce fut un seul et même acte d'adhésion à l'autre, réalisant un double désir de fusion.

Il y a loin, comme on voit, de ces rencontres dont il faudrait souligner l'importance par une majuscule aux aventures érotico-exotiques souvent contées par d'autres auteurs de cette même époque, sur un modèle emprunté à Loti.

S'agissant maintenant d'affinités philosophiques et religieuses, il est évident qu'elles ont joué un grand rôle elles aussi.

Isabelle Eberhardt connaissait l'Islam dès la période genevoise de sa vie. Sans vouloir assigner une date précise à sa conversion, on constate à lire ses *Journaliers* qu'au moment où elle s'installe à El Oued, en 1900, elle est une

vraie musulmane. Et sa ferveur religieuse, après cela, ne fait que grandir. Elle a de fréquentes conversations avec quelques esprits éminents qui appartiennent à l'une des confréries les plus influentes du Sud algérien, la Kadryia, des hommes qu'elle admire et qu'elle vénère comme ses pères spirituels. Son journal intime est ponctué de formules empruntées au Coran, et elle ne cesse d'affirmer son besoin vital de puiser à cette source. Dire que l'Islam est une présence constante dans sa vie signifie qu'elle a adopté la vie musulmane au quotidien, puisque l'Islam est souvent défini comme une organisation de la vie sociale, ensemble d'attitudes, d'habitudes et de pratiques. Il semble que ce mode de vie parvienne à supprimer en elle un immense fonds d'angoisse et lui procure l'apaisement. En tout cas, elle se déclare incapable d'en supporter un autre, et profondément désireuse de s'en tenir à celui-là.

Lafcadio Hearn, avant le Japon, semble avoir été très marqué par l'évolutionnisme, qui est une doctrine scientifique et philosophique. Il se donne pour maître en la matière l'Anglais Herbert Spencer⁴, alors assez connu dans le monde anglo-saxon, et lui rend hommage comme à une véritable figure du Père. Or le Japon lui apporte la découverte infiniment précieuse d'une religion et d'une métaphysique qui ne sont pas en rupture avec les vues scientifiques de Spencer. Telle est du moins son interprétation personnelle du bouddhisme japonais, qu'il mêle à l'évolutionnisme dans certains très beaux textes qu'on pourrait appeler des poèmes en prose⁵. Le point commun entre ces deux visions du monde consiste à croire en l'unité de la matière et en un processus permanent de dissolution et de reconstitution des formes (humaines aussi bien). La matière ne se perd pas, indéfiniment elle se transforme. Le moi personnel (auquel nous sommes si exclusivement attachés lorsqu'il s'agit de notre propre individu) est constitué d'atomes qui ont formé des milliards d'autres êtres auparavant et en formeront sans doute encore tout autant.

Dans cette perspective, croire à l'individualité ne peut être que nonsens et pure illusion. Lafcadio Hearn semble s'acharner contre l'idée d'un moi permanent, unifié et personnalisé. C'est sans doute qu'il sait à quel point toute la pensée occidentale et chrétienne y est attachée. Mais on a aussi le sentiment que c'est de sa part une véritable dénégation, au sens psychanalytique du mot. *L'évolutionnisme bouddhiste* qu'il ne cesse d'approfondir au cours de ses années japonaises est sans aucun doute le moyen qu'il se donne à lui-même de lutter contre ses peurs intimes, et par dessus tout contre la peur de

⁴ Ce philosophe évolutionniste (1820-1903) est notamment l'auteur de *Premiers Principes* (1862), souvent cité par Lafcadio Hearn.

⁵ Voir Denise BRAHIMI : *Ecrits sur le bouddhisme japonais, de Lafcadio Hearn*, Paris, Minerve, 1993.

la mort. De plus, cette doctrine lui paraît le fondement possible de la morale, dans la mesure où l'obstacle qui s'oppose à ses prescriptions vient toujours de l'égoïsme individuel.

L'impossible retour

À supposer qu'ils y aient pensé, ce qui était sans doute inévitable, les deux voyageurs n'avaient guère d'incitation à retourner à leur point de départ. Où retourner en effet puisque ces errants ne s'étaient jamais fixés durablement en aucun lieu ? Puisque notre époque aime parler en termes d'identité en donnant à celle-ci une diversité de fondements, géographiques, ethniques, culturels *etc.*, on peut s'interroger sur celle de Lafcadio Hearn et d'Isabelle Eberhardt mais ce serait plutôt pour s'apercevoir qu'elle est inexistante. En fait ils n'ont d'autre identité que leur choix global à partir d'un pays.

Ce choix porte principalement sur une manière d'être ou d'exister, ce qui incite à parler d'un choix existentiel. Pour regrouper celui-ci en un seul aspect, on pourrait dire que ces deux êtres sont résolument anti-modernes, et fuient tout ce qui caractérise la civilisation occidentale de leur temps, y compris (surtout dans le cas d'Isabelle Eberhardt) la démocratie.

La position particulière d'Isabelle et de Lafcadio les différencie des autres Européens ou Occidentaux présents dans leur pays d'adoption. L'un et l'autre se caractérisent par un refus du progrès qui va jusqu'au passéisme et qui les amène à dénoncer violemment toute tentative de modernisation.

Cette attitude a sa logique. Ce qu'Isabelle aime trouver dans les oasis les plus reculées du Sud algérien, c'est ce qu'elle appelle la vie musulmane d'autrefois, un certain rythme de vie immuable fondé sur le retour des prières quotidiennes et sur l'alternance des saisons qui elle-même commande les mouvements instinctivement réglés de la vie nomade. Elle se plaît aux longues chevauchées, pourtant harassantes, et n'a pas peur de dormir à la belle étoile, roulée dans son burnous, au revers des dunes. Vie épuisante physiquement, qui explique sans doute le délabrement précoce de son corps. Mais c'est la vie qu'elle aime, et toute autre lui semble un emprisonnement.

Lafcadio admire tout du Japon traditionnel, tel qu'il l'a trouvé en arrivant à Matsué. Il le croit fondé sur un accord de l'homme avec la nature et sur le respect de celle-ci, même s'il voit les effets de la misère et la rudesse impitoyable de ce mode de vie. Ce sont surtout les valeurs du Japon ancien qu'il voudrait voir préservées : le courage, le sens artistique, l'abnégation et l'oubli de soi. Il redoute si fort l'intrusion des pensées étrangères qu'il refuse d'apprendre l'anglais à sa femme, alors que lui-même s'efforce d'apprendre le

japonais. Il est pleinement heureux lorsqu'il va passer l'été dans la cabane que lui prête un modeste pêcheur d'Yaidzu, et c'est là qu'il écrit, chaque année, l'un de ses livres consacrés aux contes et usages du Japon. Tokyo en revanche lui paraît une grande ville difficilement supportable, comme le sont les villes "modernes" de la côte algérienne pour Isabelle Eberhardt.

On comprend pourquoi ils furent en général très mal jugés et considérés par ceux qui auraient dû être de leur milieu comme des originaux un peu fous.

L'Algérie fin de siècle que connaît Isabelle est en plein essor colonial, le Nord est soumis à une exploitation économique intensive et le Sud à la tutelle de l'armée. La modeste architecture arabe traditionnelle disparaît, pour être remplacée par de lourds bâtiments de type européen. Dans les villes, le vêtement change lui aussi et s'aligne sur le modèle français. Cette laideur de la modernité la consterne, et l'on peut imaginer que c'est l'une des raisons (outre le côté pratique et le goût du travesti) pour lesquelles elle choisit elle-même de s'habiller à l'arabe. Ce détail semble avoir beaucoup frappé à l'époque les Français d'Algérie, notamment tous ceux qu'on appelle les petits colons, dont elle fait un portrait plein de mépris. Lorsque son mari Slimène est nommé à Ténès, ville côtière située à l'ouest d'Alger, pour y occuper un très modeste poste de l'administration coloniale, elle ne supporte ni les lieux ni les gens (qui le lui rendent bien !) et s'arrange pour partir le plus souvent possible dans le Sud, sous prétexte de quelque enquête journalistique. D'ailleurs, les principaux textes qu'elle écrit, des reportages mais aussi des nouvelles, reflètent bien le désespoir où la plonge ce que certains considèrent comme l'avancée de la "civilisation". Elle sait que les dernières survivantes des anciennes tribus, souvent réduites à une poignée d'hommes, sont condamnées à brève échéance, et que d'ailleurs, elles sont déjà intimement détruites par la misère, l'alcool, et la disparition des zones jadis ouvertes au nomadisme⁶. On sent à la lire qu'elle vit cette agonie comme un drame personnel et que peut-être même elle s'assimile inconsciemment à ces êtres en sursis. C'est en cela que réside sa véritable fidélité à Loti.

Lafcadio Hearn lui aussi arrive dans un Japon voué à la modernisation rapide, puisque entré, très tardivement, dans ce qu'on appelle l'ère Meiji — c'est-à-dire une ère d'ouverture, de progrès et de réformes, après des siècles de fermeture absolue, farouchement opposée à toute tentative de pénétration étrangère. On comprend la contradiction dans laquelle se trouve Lafcadio, qui est lui-même l'un de ces étrangers récemment admis dans le pays, mais qui n'en déplore pas moins les modifications que cette pénétration nouvelle

⁶ Voir la nouvelle intitulée *Le Djich*, dans *Au Pays des sables*, Paris, Sorlot, 1944.

risque d'apporter. Cet état de choses contribue sans doute à lui inspirer des comportements que certains ont jugés caractériels. Le Professeur Basil Hall Chamberlain, éminent savant anglais spécialiste du Japon et installé de longue date à Tokyo, exprime l'opinion des Européens éclairés à l'égard de Lafcadio (auquel il a procuré son premier poste, en 1890, à Matsué). Hearn selon lui fait partie de ces idéalistes dangereux pour eux-mêmes et décevants pour les autres, parce qu'ils vivent dans un rêve coupé de toute réalité. Il s'est fabriqué "un Japon si peu vrai, du reste, qu'il n'a jamais pu exister que dans son imagination".

Il est bien vrai que le Japon de Lafcadio Hearn, comme l'Algérie d'Isabelle Eberhardt, sont issus du désir et du rêve, de la nostalgie et de la foi. Mais ces sentiments ont donné lieu à une création artistique qui fait émerger ce qu'on pourrait appeler l'âme profonde des peuples, en reprenant une formulation romantique qu'ils ont adoptée l'un et l'autre.

Leur supériorité sur l'ensemble des voyageurs européens (y compris les moins superficiels) consiste en une différence qualitative profonde, qui est d'avoir pénétré l'imaginaire et la sensibilité de leur pays d'adoption, notamment en partageant ses croyances religieuses.

On pourrait se demander pourquoi leur aventure existentielle se situe autour de 1900. Pour s'en tenir à quelques réflexions en ce sens, d'ailleurs issues de celles qui précèdent, il apparaît que c'est le moment où l'Occident s'engage de plus en plus dans la voie de la modernité, soutenu par le constat que celle-ci entraîne d'incontestables progrès. Dans le domaine des idées, ceux qui ne sont pas d'accord peuvent se battre sur le terrain, c'est-à-dire en Occident même et dans leur pays. Mais lorsqu'il s'agit d'un mode de vie, c'est beaucoup plus difficile d'échapper à celui qui est parvenu à s'imposer... sinon en choisissant la fuite. Les communications n'étant pas encore ce qu'elles sont devenues, surtout récemment, il était plus difficile qu'aujourd'hui de circuler entre deux pays et deux cultures et de faire le choix du métissage et de la double ou multiple culture.

C'est plutôt d'hybridité qu'il faut parler dans le cas des deux ex-voyageurs. Une hybridité consentie et voulue, ce qui n'autorise pas à dire qu'elle était facile à vivre. Cette difficulté a sans doute quelque chose à voir avec la pulsion de mort qui était si importante chez chacun des deux. Resterait à savoir si la pulsion de mort est à l'origine de l'errance ou si au contraire elle apparaît lorsque se produit la fin du voyage, par effet de la rencontre avec *le* pays dont l'errance était la recherche plus ou moins consciente.

Dans le cas d'Isabelle Eberhardt, on constate qu'elle continue à circuler beaucoup entre le nord et le sud de l'Algérie, mais l'explication semble assez

claire : c'est le second qui est son véritable lieu mais pour un ensemble de raisons elle ne peut rompre avec le premier.

À partir du moment où il est fixé dans la petite ville du Japon que le hasard lui a fait connaître mais qu'il n'en a pas moins choisi, Lafcadio Hearn n'en bouge à peu près plus physiquement, ce qui ne veut pas dire qu'il s'y sente physiquement et totalement comblé. On ne vient pas si facilement à bout d'une angoisse qui est certainement existentielle ! Cependant il trouve une échappatoire dans la littérature qui prend pour lui la forme des contes japonais anciens : ceux du Japon, certes, mais il les fait siens en les transcrivant. Cet espace est celui du rêve et d'une forme d'imaginaire qu'il peut assez aisément substituer à la réalité, tant celle-ci est pour lui peu chargée de matière et d'événements.

Isabelle Eberhardt, lorsqu'elle galope pendant des jours dans le sud saharien, atteint sans doute à peu près le même état qu'elle cherche aussi dans l'alcool et dans la drogue. On sait d'ailleurs que l'effet produit par celle-ci, une sorte de grand départ vers un ailleurs, porte aussi le nom de voyage et est apprécié comme tel par ses adeptes. Lorsqu'Isabelle Eberhardt et son compagnon ont été emportés par la crue de l'oued à Aïn Sefra, ils étaient déjà, dit-on, partis de cette manière, en sorte qu'Isabelle n'avait qu'à se laisser flotter, au sens propre, pour s'en aller définitivement. Ce qu'elle a fait, à la différence de son compagnon qui a pu échapper au courant. On est incité par là à penser qu'il y a eu de sa part un choix. Peut-on se suicider à *son insu* ? Son exemple incite à penser que la réponse est oui.